

2^{ME} ÉDITION

La Ville et le Théâtre

Pour Richard Wagner

Je n'ai point l'accoutumance des polémiques domiciliaires. A quoi bon tirer sur ses propres troupes ? N'y a-t-il pas au dehors assez de Philistins et d'envieux pour essayer son escrime ? Pourquoi se contredire dans les colonnes d'un même journal et houter au plastron d'un voisin d'articles. La disputation n'a rien de récréatif ; il appert qu'on ne dira jamais l'un de l'autre toutes les méchancetés conçues, — ce qui serait injurieux ; il est évident qu'on ne proclamera pas davantage un jugement avantageux qui aurait l'air d'une mutuelle réclame. Tel est peut-être l'avis de mon excellent camarade Lepelletier, et c'est à coup sûr le mien.

Il n'empêche que je ne puis passer sous silence son article de dimanche dernier : « Expérience manquée », qui répond implicitement à ma critique musicale de l'unique représentation de *Lohengrin*. L'érudition encyclopédique de mon bienveillant contradicteur lui permet d'aborder avec une égale compétence les sujets les plus divers : politique, poésie, bibliographie, chronique, jurisprudence et musique ; au moins me sera-t-il permis sur ce dernier point de rectifier certaines assertions erronées. Le débat entre nous est tout d'actualité : j'admire de toutes mes forces le radieux génie de Richard Wagner ; lui, il abomine le titan German, ce qui est son droit ; mais il le dépasse en déniait la sincérité de notre culte et l'impartialité de nos jugements. « Brûler n'est pas répondre », mon cher camarade.

Il est curieux ce reproche de complaisance admirative par des détracteurs qui accueillent passionnément, comme articles de foi, les inventions les plus bouffonnes. Appeler sur un ton sérieux Richard Wagner « l'amant du feu roi de Bavière, l'Orphée de Munich qui tournait le dos dédaigneusement au sexe féminin », ne suppose-t-il ni impartialité, ni connaissance des faits. La vie du musicien fut au contraire troublée par les orages passionnels ; quant à l'autre imputation, elle est fondée sur un faux de traduction de lettres parues il y a quelques mois sous les auspices de Madame Wagner dans la *Deutsche Rundschau*, grave recueil pareil à la *Revue des Deux Mondes*. Ces lettres adressées à une dame amie expriment une reconnaissance enthousiaste pour le roi de Bavière. En allemand, le mot

liebe signifie à la fois : amour, amitié, affection, sympathie. Or, partout où il y avait *amitié*, les commentateurs ont mis : amour, et ont ainsi dénaturé le sens de cette correspondance. Pour achever ce trafic de bonne foi, dans une lettre où Wagner commande une robe de chambre à la confectioonneuse, on supprime les mots de *chambre* et il est aussitôt avéré qu'il s'attifait en femme, tout brûlant d'amour pour recevoir le roi. Sont-ce là vraiment des moyens dignes d'écrivains sérieux, et que pensions-nous d'Allemands jurant sur Gomorrhe et Paris parce que le grand Théo s'habillait en ture, Balzac en robe de moine, et Barbey d'Aurevilly en latyclave de soie. Il faut bien discuter ces histoires puisqu'on tente de les propager dans la foule.

Il était nécessaire qu'on contestât la sincérité du succès de *Lohengrin*, et dans ce même esprit, l'on affirme que la salle était remplie d'Allemands et de Juifs. J'ai sous les yeux la feuille de location de cette grande soirée et l'offre à tout venant : eh bien, la colonie allemande y figure en nombre infime ; il y a trois fois plus de ces étrangers aux jours ordinaires de l'Opéra. Pour les Juifs, mon camarade ignore peut-être l'existence du pamphlet, virulent comme celui de M. Drumont, *Le Judaïsme*, et la haine que les Israélites portèrent toujours à son auteur.

Mais ce sont là des points accessoires ; la question est plus haute puisque le génie du prodigieux artiste est mis en doute. Ainsi Shakespeare, le plus grand poète de tous les temps et le plus anglais des auteurs anglais, fut méprisé par ses contemporains, qui à ses drames préféraient le spectacle de combats d'ours. Au dix-huitième siècle, il était inconnu en France ou traité de barbare par les grands qui ne l'avaient pas lu. Wagner est aussi ignoré ; combien de ceux qui le maltraitent connaissent ses écrits de théorie musicale et d'esthétique ; combien ont assisté aux représentations de ses drames lyriques, de *Tristan*, de la *Tétralogie*, de *Parsifal*. On a vite fait ici de traiter de mystificateurs tous ceux qui ont pris la peine d'étudier ses ouvrages, d'analyser ses poèmes, d'écouter ses partitions, et par l'effort intellectuel, au prix de longs et coûteux voyages, ont acheté la jouissance de savoir. Pourquoi ce dilettantisme trouve-t-il tant d'envieux et si peu d'imitateurs ; pourquoi sur la matière de cet art-là se prononcer à la légère, si l'on admet que pour tous les arts il faille une initiation ?

Wagner, personne n'oserait le contester, a exercé sur toute la musique française contemporaine une influence profonde ; tous nos compositeurs, Bizet, Saint-Saëns, Massenet, Delibes, etc., ont puisé à sa science technique et procédent de son système. Le vieux Verdi, pris d'un bel enthousiasme, criait hier, en parlant de ses opéras italiens : « Au diable, tous ces flons-flons », et il offre dans ses deux derniers drames lyriques un exem-

ple superbe de la transformation et du rajeunissement de son génie. Tous ces témoignages ne comptent point auprès d'esprits prévenus, pour qui Wagner demeure l'auteur d'*Une Capitulation*, le bouc émissaire de chauvines et tardives ardeurs.

Pour moi, j'étais, il y a sept ans, aussi ignorant que la plupart de nos présents oracles quand les concerts populaires m'incitèrent à pénétrer dans l'œuvre du maître. Mes premières lectures furent pénibles, mais peu à peu la lumière se fit dans mon esprit, et la puissance du génie se révéla à moi. Une à une, j'entendis soit à Bruxelles, soit à Munich, soit à Bayreuth ces œuvres grandioses, et je compris que cet homme était un des révélateurs de l'art divin, le créateur et le dispensateur d'harmonies inconnues. Religion, poésie et musique, il avait tout refondu dans le creuset d'où sortit le Drame Chant éternel.

Après tout, que nous importent l'injustice et l'intolérance de l'heure présente ? N'avait-on pas écrit que la neuvième symphonie était digne des petites maisons, et Beethoven est passé Dieu. Nous savons où trouver ce que nous aimons ; Paris seul est privé de cette grande flamme. Le temps réduira à néant les rancunes passionnées, cependant que le génie aura vaincu ; et dans quelques lustres, quand l'heure du repos aura sonné pour moi, ce sera ma fierté d'avoir usé ma plume, en littérature comme en musique, au triomphe de l'art pur et toujours nouveau.

HENRY BAUER.

L'ÉCHO DE PARIS publiera demain un article de

M. ALBERT DUBRUJEAUD

INFORMATIONS PARTICULIÈRES DE L'ÉCHO DE PARIS

Les Chambres reprennent demain leur session interrompue depuis le 6 avril dernier.

L'ordre du jour de la séance a été fixé à la dernière séance qui a fixé les vacances.

A la Chambre, c'est la loi militaire qui doit venir en discussion, ou du moins les deux premiers titres du projet du général Boulanger : l'un relatif au recrutement, l'autre à l'état des sous-officiers.

Vingt-trois orateurs sont déjà inscrits pour la discussion, dont cinq de gauche et dix-huit de droite, la plupart de ces derniers contre le projet.

Les premiers orateurs inscrits en faveur du projet sont MM. Millerand, Jamais, Hanotaux et Ménilon.

Le ministère de l'intérieur étudie en ce moment la création dans nos grands ports maritimes d'un service de surveillance analogue à celui qui existe dans les gares de chemins de fer situées à la frontière.

Dans toutes les gares de cette nature, des commissaires de police spéciaux assistent au passage des trains et constatent l'identité des voyageurs qui entrent en France.

Des fonctionnaires du même ordre seraient placés dans les ports où viennent aboutir les principaux services de navigation. Ils au-